

Christian Mahoukou

LA PARENTALITÉ

Essai d'anthropologie de la génération et de la transmission

Chapitre I - L'événement de la parentalité

1. Un événement qui ne ressemble à aucun autre

On devient parent, dit-on couramment, comme on devient propriétaire ou comme on devient majeur : par l'acquisition d'un statut, l'entrée dans une fonction, l'ouverture d'une série de droits et de devoirs que le droit civil énumère avec précision. Cette description n'est pas fausse. Elle est seulement insuffisante, et elle masque ce qu'il y a de proprement bouleversant dans l'expérience qu'elle prétend décrire. Car devenir parent, ce n'est pas seulement endosser une fonction : c'est découvrir, souvent avec stupeur, qu'on est désormais responsable d'une liberté qui n'est pas la sienne, et qui ne le deviendra jamais tout à fait.

Aucune autre expérience humaine ne place le sujet dans cette position exacte. On peut être responsable d'un projet, d'une entreprise, d'une promesse : dans tous ces cas, on reste responsable de ce qu'on a soi-même engagé. Le parent, lui, est responsable d'un être dont il n'a pas décidé ce qu'il deviendrait, et qu'il ne pourra jamais entièrement façonner sans le trahir.

2. Un impensé symétrique à celui de la naissance

Le premier volume de cette collection notait que la naissance demeure un impensé de l'anthropologie contemporaine, réduite à un fait médical ou à une date d'état civil. La parentalité connaît un sort comparable, sous une forme différente : on la réduit volontiers à une fonction sociale — éduquer, protéger, transmettre un patrimoine — ou à une réalisation personnelle de l'adulte, comme si devenir parent consistait avant tout à s'accomplir soi-même. Ces deux réductions, l'une fonctionnaliste, l'autre psychologisante, manquent toutes deux ce qui se joue anthropologiquement dans cet événement : une découverte de soi qui ne passe par aucune des deux.

3. Reformuler la question

Il faut donc déplacer la question, comme le premier volume l'avait fait pour la naissance. Demander ce qu'est un parent, ou comment éduquer un enfant, invite des réponses techniques ou normatives, utiles mais qui n'atteignent pas la racine anthropologique du phénomène. Demander, à la place, ce que signifie engendrer un être libre, ou ce que l'homme découvre de lui-même lorsqu'il devient parent, ouvre un espace où peuvent enfin se faire entendre la responsabilité, le renoncement et la séparation qui constitueront la matière de ce volume.

4. L'hypothèse directrice

La naissance avait révélé que l'être humain ne s'appartient pas à lui-même : il reçoit son existence avant de pouvoir s'en faire l'auteur. La parentalité fait découvrir l'autre versant de cette même vérité. Celui qui a d'abord été reçu devient à son tour celui par qui un autre est accueilli — et il découvre alors que cette transmission exige de lui une discipline très particulière, puisqu'il doit prendre soin de ce qu'il ne pourra jamais posséder.

La parentalité consiste à prendre soin d'une liberté qui n'est pas la sienne.

5. Quatre paradoxes

Cette hypothèse se déploie en quatre paradoxes, que les chapitres suivants reprendront chacun à son tour. Le premier est que l'enfant dépend entièrement du parent sans pour autant lui appartenir : nulle dépendance, si totale soit-elle, ne constitue un titre de propriété. Le second est que la transmission n'est jamais à sens unique : le parent forme l'enfant, mais il apprend aussi de lui, et se découvre lui-même transformé par cette relation qu'il croyait seulement donner. Le troisième est que l'autorité limite la liberté de l'enfant dans le seul but de la rendre un jour pleinement possible : une autorité qui réussit est une autorité qui finit par devenir inutile. Le quatrième, enfin, est que l'amour parental, par sa réussite même, prépare la séparation qu'il redoute : on n'aime authentiquement un enfant qu'en travaillant, année après année, à pouvoir s'en détacher.

6. Le second versant de Naître

Ce volume ne commence donc pas de zéro. Il prolonge directement ce que le premier volume de cette collection avait établi, en retournant la perspective. Naître montrait l'être humain du côté de la réception : un être donné à lui-même, donné par autrui, donné dans un monde, vulnérable, inscrit dans une filiation qu'il n'avait pas choisie. La Parentalité montre ce même

être humain devenu, à son tour, l'instance qui donne, accueille, transmet et doit consentir à se retirer. Les deux volumes forment ainsi un diptyque : on ne comprend pleinement ni l'un ni l'autre sans les tenir ensemble.

Mais ce diptyque révèle, en se complétant, quelque chose que Naître seul ne pouvait pas encore montrer. Dans Naître, l'antériorité se découvrait verticale : on était précédé, un point, et l'analyse s'arrêtait là où commençait la vie propre du sujet. Devenir parent fait apparaître une structure plus large encore : l'adulte découvre qu'il occupe une place dans une chaîne de générations dont il n'est ni le premier ni le dernier maillon. Il a reçu ; il doit transmettre ; il n'est ni l'origine ni la fin de ce qui le traverse. La parentalité révèle ainsi à l'adulte qu'il n'est pas une origine, mais un relais.

C'est cette notion de génération — non au sens biologique, mais au sens anthropologique d'une chaîne où chacun reçoit pour transmettre — qui donne son unité profonde aux chapitres qui suivent. Engendrer, transmettre, autoriser, renoncer, séparer, laisser partir : ce sont les six figures successives d'une seule et même structure, celle qu'annonce déjà le sous-titre de ce volume.

7. Le parcours de ce volume

Les chapitres qui suivent reprendront chacun un fil de cette enquête. Le chapitre II s'arrêtera, avec Lévinas, sur ce que signifie engendrer un être qui est à la fois soi-même et radicalement autre que soi. Le chapitre III examinera, avec Arendt et Ricœur, ce que veut dire transmettre un monde à quelqu'un qui ne l'a pas demandé. Le chapitre IV explorera, avec Korczak, la manière dont l'autorité peut servir la croissance sans jamais s'y substituer. Le chapitre V s'attardera, avec Winnicott, sur l'apprentissage du renoncement que la parentalité impose à l'adulte. Le chapitre VI suivra, avec Dolto, la nécessité de la séparation. Le chapitre VII, enfin, confrontera cette anthropologie aux métamorphoses contemporaines de la parentalité, avec Gauchet : l'enfant désiré, la parentalité réflexive, la négociation éducative, le défi numérique.

Une seule chose doit être entendue dès maintenant, et le reste du volume ne fera que la déplier : devenir parent, c'est devenir responsable d'un commencement qu'on n'a pas le droit d'achever soi-même.

Être parent, c'est accompagner un commencement jusqu'au point où il pourra continuer sans vous.

Chapitre II - Engendrer un être libre

1. Une relation sans équivalent

Aucune autre relation humaine ne ressemble exactement à celle qui unit un parent à son enfant. Elle n'est pas une amitié, puisqu'elle ne commence par aucun choix réciproque. Elle n'est pas une possession, puisque l'enfant n'est à aucun moment un bien dont on disposerait. Elle n'est pas non plus une simple causalité biologique, puisque ce qui en résulte n'est pas un effet parmi d'autres, mais un être capable, à son tour, de dire je. Emmanuel Lévinas a consacré à cette relation des pages décisives de *Totalité et Infini*, sous le nom de fécondité, pour tenter de penser ce que ni la production ni la possession ne suffisent à décrire.

2. La fécondité : transcender sans se quitter

Pour Lévinas, la fécondité désigne la manière singulière dont un sujet se prolonge dans un avenir qui n'est pourtant pas la simple continuation de lui-même. L'enfant n'est pas un fragment de son père détaché de lui comme un objet qu'on façonne et qu'on abandonne ensuite à son sort. Il est une transcendance : le parent existe, par lui, au-delà de ce que sa propre vie ne pourrait jamais accomplir seule, sans pour autant se perdre ou se dissoudre dans cette continuation. On pourrait dire que la fécondité est la seule manière, pour un être fini, d'exister dans plusieurs temps à la fois sans cesser d'être lui-même dans chacun d'eux.

Dans la fécondité, le parent découvre que l'avenir ne lui appartient pas davantage que l'enfant lui-même. Celui-ci porte un temps que nul ne peut prévoir, ni habiter à sa place : engendrer, c'est accepter qu'une part de l'avenir quitte déjà notre pouvoir. La naissance d'un enfant est ainsi l'un des moments où l'adulte découvre le plus clairement qu'il n'est pas le centre de l'histoire.

3. Le fils comme moi et non-moi

C'est ici que Lévinas formule l'intuition la plus difficile et la plus décisive pour notre propos. L'enfant, écrit-il en substance, n'est pas seulement mien : il est moi, étranger à moi-même. Cette formule ne doit pas être lue comme une contradiction, mais comme la description la plus exacte de ce que les parents découvrent confusément dès les premiers jours : on se reconnaît dans cet être, on se prolonge en lui, et pourtant il échappe déjà entièrement à ce que l'on est. Il est moi sans être identique à moi ; il est autre sans être étranger.

Mon enfant est moi-même devenu un autre que moi ne pourrai jamais être.

4. Ce que la fécondité n'est pas : ni pouvoir, ni œuvre

Pour préciser ce que la fécondité affirme, il faut dire aussi ce qu'elle refuse. Elle n'est pas un pouvoir, car le pouvoir s'exerce sur ce qui demeure soumis à celui qui l'exerce, alors que l'enfant, par définition, est appelé à ne plus l'être. Elle n'est pas davantage une œuvre, au sens où l'artiste produit un poème ou un objet : l'œuvre reste la propriété de celui qui l'a faite, on peut la garder, la vendre, la détruire ; l'enfant, lui, ne reste la propriété de personne, et le seul geste qui convienne véritablement à son égard est de le laisser devenir ce que ses parents ne pourront jamais décider à sa place.

La parentalité commence lorsque l'engendrement renonce à l'appropriation.

5. Ce que Lévinas donne à notre premier paradoxe

Le chapitre I avait posé, comme premier paradoxe de ce volume, que l'enfant dépend entièrement du parent sans pour autant lui appartenir. Lévinas permet de comprendre pourquoi ce paradoxe n'est pas une simple tension à atténuer, mais la structure même de la fécondité bien comprise. Si l'enfant était seulement dépendant, sans être aussi radicalement autre, il resterait un prolongement du parent, une propriété parmi d'autres. Et s'il était radicalement autre sans aucune dépendance, il n'y aurait entre eux aucune relation de filiation, mais seulement deux étrangers. C'est l'union exacte de ces deux traits — dépendre sans appartenir — qui définit ce que signifie engendrer un être libre. Toute la difficulté de la parentalité se concentre peut-être dans cet équilibre. Trop insister sur la dépendance, et l'enfant devient une possession. Trop insister sur l'altérité, et la filiation se dissout. L'amour parental consiste à tenir ensemble ce que l'on est constamment tenté de séparer.

6. Vers la transmission

Reste cependant une question que la seule notion de fécondité ne résout pas encore. Engendrer un être à la fois mien et autre que moi, c'est une chose ; mais cet être devra encore recevoir, pour pouvoir un jour exercer sa liberté, un monde déjà constitué, une langue, une histoire, une mémoire qu'il n'a pas choisie davantage que sa propre naissance. Le chapitre suivant s'attachera à cette dimension : non plus ce que le parent engendre, mais ce qu'il transmet, et ce que signifie transmettre un monde à quelqu'un qui ne l'a pas demandé.

Chapitre III - La transmission d'un monde

1. Transmettre un monde à qui ne l'a pas demandé

Le premier volume de cette collection avait montré, avec Arendt, que naître consiste à entrer dans un monde déjà construit, déjà parlé, déjà transmis. Mais ce monde ne s'offre jamais de lui-même : quelqu'un doit le transmettre, et ce quelqu'un, le plus souvent, est le parent. La parentalité fait ainsi découvrir à l'adulte une responsabilité à laquelle rien ne l'avait préparé : il devient le passage obligé entre un monde qui existait avant lui et un être qui n'a rien demandé pour y entrer.

2. Arendt : la double responsabilité de l'éducateur

Hannah Arendt a montré, dans ses réflexions sur la crise de l'éducation, que celui qui introduit un nouveau venu dans le monde porte une responsabilité double, et que cette double responsabilité s'exerce dans deux directions opposées. D'une part, il doit protéger l'enfant du monde : ne pas l'exposer trop tôt, trop brutalement, à une réalité dont la dureté pourrait l'écraser avant qu'il n'ait eu le temps de s'y former. D'autre part, et c'est le mouvement le moins attendu, il doit aussi protéger le monde de l'enfant : ce monde commun, fait d'institutions, de savoirs et d'œuvres accumulées, est fragile, et la nouveauté radicale que chaque enfant introduit pourrait, si elle n'était pas patiemment introduite à son tour dans ce qui existe déjà, emporter ce monde plutôt que le continuer.

Cette double responsabilité explique une tension que tout parent connaît sans toujours pouvoir la nommer : protéger trop l'enfant du monde, c'est l'empêcher d'y entrer vraiment ; laisser le monde sans médiation s'imposer à lui, c'est risquer de le briser avant qu'il ne soit prêt. Transmettre un monde, c'est tenir ensemble ces deux exigences.

3. Ricœur : devenir le premier narrateur

Le sixième chapitre de Naître avait montré, avec Paul Ricœur, que l'être né reçoit d'abord une histoire avant de pouvoir la raconter lui-même : il est le personnage d'un récit que d'autres lui font, avant de pouvoir en devenir le narrateur. La parentalité retourne cette structure et en révèle l'autre face : le parent est celui qui, le premier, raconte. Il dit à l'enfant d'où il vient, qui l'attendait, ce que sa naissance a changé pour les siens. Cette narration inaugurale n'est jamais neutre : elle inscrit l'enfant dans une histoire familiale, mais aussi, plus largement, dans une mémoire collective qui le dépasse, et que Ricœur invite à transmettre avec un soin particulier, car une mémoire mal transmise peut aussi bien blesser que fonder.

Le parent découvre alors qu'il ne transmet jamais un monde qu'il aurait fabriqué seul. Il transmet ce qu'il a lui-même reçu d'autres avant lui : une langue, des usages, des récits, des œuvres. Toute transmission authentique est ainsi précédée par une réception plus ancienne encore — ce que Ricœur nomme une dette, non pas une charge qui accablerait celui qui la porte, mais une fécondité qui le traverse sans lui appartenir.

Avant de devenir narrateur de sa propre vie, l'enfant est d'abord le personnage d'un récit que ses parents commencent pour lui.

4. Un second paradoxe : une transmission qui n'est jamais à sens unique

Il serait cependant trompeur de décrire la transmission comme un mouvement qui irait simplement de l'adulte vers l'enfant, comme on verse un contenu déjà formé dans un récipient encore vide. L'enfant qui reçoit une langue, une histoire, une mémoire, les reçoit toujours à sa manière, les questionne, les déforme parfois, et c'est précisément cette réception singulière qui oblige le parent à revisiter ce qu'il croyait pourtant bien connaître. Une question d'enfant peut faire vaciller une certitude que l'adulte n'avait jamais pris la peine d'examiner. Une manière inattendue de comprendre une histoire familiale peut révéler, à celui qui la racontait, un sens qu'il n'y avait jamais vu lui-même.

La transmission, ainsi comprise, n'est donc pas un transfert achevé une fois pour toutes du côté de celui qui donne. Elle est une relation, où celui qui transmet se trouve lui-même transformé par la manière dont l'autre reçoit ce qu'il lui offre. Le parent qui croyait seulement donner découvre qu'il a aussi reçu.

Une transmission réussie n'est pas celle qui reproduit, mais celle qui rend possible une reprise.

5. Vers l'autorité

Transmettre un monde suppose cependant que l'on puisse, à certains moments, l'imposer plutôt que le proposer seulement : un enfant ne peut pas toujours négocier l'heure du coucher, la nécessité de l'école, ou les limites qui le protègent de ce qu'il ne peut pas encore mesurer. Cette nécessité introduit une question que ce chapitre n'a pas encore abordée, et que le suivant ne pourra plus éviter : sur quoi repose la légitimité de cette autorité, si elle n'est ni un pouvoir ni une possession, mais le service rendu à une liberté qui ne pourra s'accomplir qu'en se passant peu à peu de lui ?

Chapitre IV - L'autorité comme service de la croissance

1. Un problème mal posé

Les débats contemporains sur l'autorité parentale s'enferment le plus souvent dans une alternative stérile : plus d'autorité, pour restaurer une fermeté qu'on dit perdue, ou moins d'autorité, pour respecter une liberté qu'on dit menacée. Cette alternative pose mal la question, parce qu'elle la traite comme une affaire de quantité, comme s'il s'agissait de doser correctement une substance. Le pédiatre et pédagogue polonais Janusz Korczak, qui a consacré sa vie et finalement sa mort à des enfants confiés à sa charge, permet de poser la question autrement : non pas combien d'autorité faut-il exercer, mais au service de quoi cette autorité s'exerce-t-elle.

2. La dignité présente de l'enfant

Korczak a combattu toute sa vie une conviction si répandue qu'elle passe le plus souvent inaperçue : l'idée que l'enfant ne serait encore qu'un adulte incomplet, dont la dignité véritable n'arriverait qu'à maturité. Contre cette conviction, il affirme que l'enfant possède dès aujourd'hui une dignité entière, un droit au respect qui ne se mesure pas par avance sur ce qu'il deviendra. L'enfant n'est pas un homme en réserve. Il est, au présent, quelqu'un — capable de jugement, de secret, de chagrin, d'une vie intérieure que l'adulte n'a aucun titre à mépriser au nom de sa propre expérience.

L'enfant n'est pas un adulte en attente ; il est déjà quelqu'un.

3. Le tribunal des enfants : une autorité qui transmet sa propre fonction

Ce principe, chez Korczak, ne reste jamais une simple déclaration. Dans les orphelinats qu'il a dirigés, il a institué un tribunal des enfants, où les différends entre pensionnaires n'étaient pas tranchés par lui, mais par les enfants eux-mêmes, selon un code qu'il avait conçu pour les y aider, et dont l'esprit était moins de punir que de comprendre. L'adulte n'a pas disparu de cette institution : il en demeure le garant. Mais sa fonction propre, juger, est progressivement transférée à ceux-là mêmes qu'elle concerne. C'est, dans une institution concrète, l'image la plus exacte que l'on puisse donner du troisième paradoxe annoncé au premier chapitre : une autorité qui réussit n'est pas celle qui se maintient indéfiniment, mais celle qui organise patiemment les conditions de sa propre transmission à ceux qu'elle gouvernait. L'autorité ne trouve ainsi sa vérité ni dans l'obéissance qu'elle obtient ni dans la durée de son maintien,

mais dans la capacité qu'elle donne à d'autres d'exercer un jour eux-mêmes un jugement responsable.

4. Ce que l'autorité refuse : la condescendance

Korczak permet aussi de nommer ce que l'autorité légitime doit refuser, et que l'on confond trop souvent avec la bienveillance elle-même : la condescendance, cette manière de s'adresser à l'enfant comme à un être dont le point de vue ne compterait pas encore vraiment. Guider un enfant, pour Korczak, n'a jamais signifié décider à sa place de ce qui est bon pour lui sans jamais le consulter ; cela signifie prendre au sérieux ce qu'il perçoit, ressent et pense, tout en assumant, quand il le faut, les limites que son inexpérience rend nécessaires. L'autorité qui sert la croissance n'est pas celle qui parle le plus fort, mais celle qui écoute suffisamment pour savoir où et comment elle doit encore intervenir.

5. Le paradoxe résolu : limiter pour rendre possible

On comprend alors pourquoi le troisième paradoxe de ce volume n'est pas une simple curiosité logique. L'autorité parentale limite réellement la liberté de l'enfant : elle fixe des horaires, impose des règles, refuse des demandes. Mais elle ne fait cela qu'au service d'une liberté plus grande, encore informe, qui ne pourrait jamais se déployer sans les repères que cette limitation lui fournit d'abord. Une autorité qui ne limiterait jamais rien ne servirait aucune croissance ; une autorité qui ne viserait pas, dès l'origine, à se rendre superflue ne serait plus un service, mais une domination.

6. Vers le renoncement

Korczak n'a jamais séparé cette pensée de son existence. Toute son œuvre témoigne de cette conviction que l'autorité n'est légitime qu'au service de ceux dont elle a la charge. Lorsque les enfants de son orphelinat furent déportés vers Treblinka en 1942, il refusa les occasions qui lui furent offertes de se soustraire seul à leur sort et choisit de les accompagner jusqu'au bout. Ce geste ne fonde pas sa pensée ; il en manifeste seulement, dans les circonstances les plus tragiques, la cohérence ultime. Reste cependant une question que l'autorité, même la mieux exercée, ne résout pas à elle seule : comment l'adulte apprend-il, concrètement, jour après jour, à renoncer à la place centrale qu'il occupait d'abord ? C'est à cette question que le chapitre suivant, avec Winnicott, doit maintenant répondre.

Chapitre V - L'apprentissage du renoncement

1. Une adaptation presque totale

Le pédiatre et psychanalyste anglais Donald Winnicott a observé, avec une attention rare, ce qui se joue dans les tout premiers temps de la vie d'un nourrisson : une période où la mère, ou tout autre adulte qui en tient le rôle, s'adapte presque entièrement aux besoins de l'enfant, au point que celui-ci peut vivre dans l'illusion que ses besoins créent eux-mêmes leur propre satisfaction. Cette adaptation quasi totale n'est ni un excès ni une complaisance : elle est, pour un temps précisément limité, exactement ce que l'enfant requiert pour commencer à exister psychiquement sans être submergé par un monde qu'il ne peut pas encore affronter seul.

2. La mère suffisamment bonne : pourquoi la perfection serait nocive

Winnicott nomme cette figure la mère suffisamment bonne, et le choix de cet adjectif est délibéré : non pas la mère parfaite, mais celle dont l'adaptation, suffisante d'abord, doit ensuite diminuer progressivement, à mesure que l'enfant devient capable de tolérer l'écart entre son désir et ce que le monde lui accorde réellement. Une mère qui resterait parfaitement adaptée indéfiniment ne rendrait pas service à l'enfant : elle le maintiendrait dans une illusion de toute-puissance que la réalité, tôt ou tard, viendra briser avec d'autant plus de violence qu'elle aura été prolongée sans nécessité. Le renoncement progressif du parent n'est donc pas un échec de l'amour ; il en est, à un certain âge, la forme la plus exacte.

Le parent suffisamment bon n'est pas celui qui ne faillit jamais ; c'est celui qui faillit au bon moment et dans la juste mesure.

Le retrait progressif du parent introduit l'enfant à une découverte décisive : le monde n'est pas le prolongement de son désir. Cette désillusion pourrait être destructrice si elle survenait brutalement ; elle devient au contraire structurante lorsqu'elle est accompagnée et graduelle. C'est ainsi, et non autrement, que naît la capacité de distinguer son propre désir de ce que le monde accorde réellement — condition élémentaire de toute liberté future.

3. Le renoncement programmé

Ce retrait ne doit cependant rien à l'improvisation ni à la négligence. Winnicott insiste sur le fait qu'il s'agit d'un processus aussi exigeant, sinon plus, que l'adaptation initiale : il faut sentir, presque jour après jour, jusqu'où l'enfant peut désormais tolérer la frustration, et ne pas le priver prématurément d'un soutien dont il aurait encore besoin, ni le maintenir au-delà du moment où ce soutien commencerait à l'étouffer. Le parent doit ainsi apprendre une

compétence qu'aucune autorité ne lui a jamais enseignée auparavant : renoncer avec discernement, plutôt que par lassitude ou par principe.

4. L'objet transitionnel : ce que l'enfant invente pour combler l'écart

Ce qui rend cette analyse si féconde, c'est que Winnicott ne réduit jamais l'enfant à un être passif face à ce retrait progressif. Il a observé que les enfants inventent eux-mêmes, à un moment précis de leur développement, des objets transitionnels — un morceau de tissu, un jouet usé, un doudou — qui ne sont ni tout à fait l'enfant lui-même ni tout à fait un objet extérieur neutre, mais une création personnelle qui aide à supporter l'absence progressive de la présence parentale absolue. L'enfant n'attend donc pas seulement que le parent renonce ; il participe activement à combler, par son propre génie, l'espace que ce renoncement laisse ouvert.

5. Ce que cela coûte au parent

Il serait incomplet de présenter ce renoncement comme une simple technique éducative, neutre et sans coût pour celui qui doit l'exercer. Winnicott n'a jamais minimisé la difficulté, pour l'adulte, de se retirer d'une position où il se sentait, un temps, presque indispensable à la survie psychique d'un autre être. Ce retrait ressemble, pour le parent, à une perte véritable, même lorsqu'elle est désirée et nécessaire. L'apprentissage du renoncement ne concerne donc pas seulement l'enfant qui doit apprendre à tolérer l'absence : il concerne tout autant le parent, qui doit apprendre à tolérer de n'être plus, peu à peu, celui sans qui rien n'était possible.

Toute parentalité authentique contient ainsi une forme discrète de deuil. Non pas le deuil d'un enfant perdu, mais celui d'une nécessité qui s'efface. Chaque étape de la croissance retire au parent une place qu'il occupait auparavant, et c'est précisément ce retrait qui atteste que cette croissance a réussi.

Le renoncement est la forme concrète par laquelle le parent apprend que l'enfant ne lui appartient pas.

6. Vers la séparation

Ce renoncement progressif, aussi bien conduit soit-il, ne supprime cependant pas l'échéance vers laquelle il s'achemine : un jour, l'enfant devra non seulement tolérer l'absence momentanée du parent, mais se séparer véritablement de lui pour devenir pleinement lui-

même. Le chapitre suivant, avec Françoise Dolto, s'attachera à cette séparation nécessaire, et à ce que signifie, pour un enfant comme pour ses parents, devenir enfin un sujet distinct.

Chapitre VI - La séparation nécessaire

1. Plus qu'un éloignement

On réduit souvent la séparation à une question de distance : l'enfant qui grandit s'éloigne physiquement, part étudier, quitte le foyer. Cette dimension existe, mais elle n'épuise pas ce que la pédiatre et psychanalyste française Françoise Dolto a cherché à penser sous ce même mot. Pour elle, la séparation ne désigne pas d'abord un éloignement spatial, mais l'avènement de l'enfant comme sujet distinct, capable de se reconnaître autre que ses parents alors même qu'il continue de vivre auprès d'eux. On peut être séparé en restant dans la même maison ; on peut rester fusionnel à mille kilomètres de distance.

2. L'enfant comme sujet dès l'origine

Dolto a soutenu, contre une grande partie du sens commun de son époque, que l'enfant est une personne dès sa naissance, capable de percevoir et d'intégrer la vérité d'une situation bien avant de pouvoir la formuler par des mots. Cette conviction l'a conduite à une pratique singulière : parler vrai aux tout-petits, y compris des réalités les plus difficiles — une maladie, un deuil, une adoption, une séparation des parents — plutôt que de les protéger par le silence ou par des explications rassurantes mais inexactes.

3. La parole vraie comme condition de la séparation réussie

Cette pratique repose sur une thèse précise, qui constitue l'apport le plus décisif de Dolto à ce chapitre : ce n'est pas la séparation elle-même qui blesse l'enfant, mais le silence ou le mensonge qui l'entourent. Une séparation nommée, même douloureuse, peut être intégrée et traversée ; une séparation tue ou travestie ne disparaît pas pour autant, elle se déplace, et continue d'agir sous une forme que l'enfant ne peut ni comprendre ni traverser, faute de mots pour la penser.

Ce n'est pas la séparation qui blesse l'enfant ; c'est le silence qu'on met autour d'elle.

4. Les castrations symboligènes : des séparations répétées

Dolto ne décrit pas une séparation unique, survenant une fois pour toutes à l'adolescence ou au départ du foyer. Elle observe une série de séparations structurantes, échelonnées tout au long de l'enfance, qu'elle nomme, dans son vocabulaire propre, des « castrations

symboligènes » : le sevrage, qui sépare l'enfant du corps maternel comme source unique de satisfaction ; l'entrée dans le langage, qui sépare l'enfant du désir immédiatement satisfait ; l'entrée à l'école, qui le sépare de l'exclusivité du foyer ; la puberté, qui le sépare de son statut d'enfant. Chacune de ces étapes retire à l'enfant une forme de fusion antérieure, pour lui ouvrir un espace de symbolisation et d'autonomie qu'il ne possédait pas auparavant. Aucune d'elles n'est facultative ; toutes, bien conduites, sont structurantes plutôt que destructrices.

5. Le quatrième paradoxe accompli

On comprend alors pleinement ce que le premier chapitre annonçait comme quatrième paradoxe de ce volume : l'amour parental, par sa réussite même, prépare la séparation qu'il semblait redouter. Un attachement qui ne préparerait jamais aucune séparation ne serait pas de l'amour, mais une forme de capture. Et une séparation qui ne procéderait pas d'un attachement suffisamment sûr ne produirait pas un sujet libre, mais une blessure non cicatrisée. C'est l'attachement authentique, et lui seul, qui rend possible une séparation qui n'abandonne pas, mais qui libère.

6. Vers les métamorphoses contemporaines

Cette structure — engendrer un être autre, lui transmettre un monde, le guider par une autorité qui se veut provisoire, renoncer progressivement à sa propre indispensabilité, le séparer enfin pour qu'il devienne pleinement lui-même — n'est pas un schéma abstrait que les parents d'aujourd'hui pourraient appliquer sans résistance. Elle traverse, et parfois se heurte à, des transformations contemporaines de la parentalité que le dernier chapitre de ce volume devra maintenant examiner.

Chapitre VII - Les métamorphoses contemporaines de la parentalité

1. Une structure mise à l'épreuve plutôt qu'abolie

Comme pour la naissance au premier volume de cette collection, il faut résister à deux tentations symétriques face aux transformations contemporaines de la parentalité : celle qui regrette une autorité parentale d'autrefois supposément plus simple, et celle qui célèbre une libération totale de l'enfant à l'égard de tout cadre hérité. Les six chapitres qui précèdent permettent de poser, à chaque phénomène contemporain, la même question : modifie-t-il les formes concrètes de l'engendrement, de la transmission, de l'autorité, du renoncement et de la séparation, ou en altère-t-il la structure même ?

2. L'enfant désiré : du don au projet ?

L'enfant d'aujourd'hui est, plus souvent qu'autrefois, choisi, planifié, parfois précédé d'années d'attente ou de démarches médicales. On pourrait croire que cette part croissante de décision déplace l'enfant du registre du don, décrit au chapitre II avec Lévinas, vers celui du projet — un objet d'attente dont la réalité concrète devrait correspondre à ce qu'on en attendait. Le risque est réel, et il serait malhonnête de le nier : un enfant trop investi comme projet peut souffrir de ne jamais correspondre exactement à ce qu'on espérait de lui. Mais ce risque ne change rien à la structure que le chapitre II avait établie. Aussi désiré, attendu et planifié soit-il, l'enfant demeure, dès qu'il existe, mien et non-moi à la fois ; le désir qui a précédé sa conception ne lui retire rien de son altérité propre, il en retarde seulement, parfois dangereusement, la pleine reconnaissance.

3. La parentalité réflexive : gérer ou éduquer ?

Une tendance contemporaine pousse les parents à surveiller, mesurer et optimiser le développement de leurs enfants avec une attention inédite, soutenue par une abondance de conseils, d'outils et d'indicateurs. Cette parentalité réflexive part d'une intention louable, mais elle risque de remplacer l'éducation par la gestion, et de prolonger indéfiniment ce que le chapitre V, avec Winnicott, décrivait comme une adaptation nécessairement provisoire. Une vigilance permanente, qui ne renoncerait jamais à rien, empêcherait précisément la désillusion structurante sans laquelle aucune autonomie ne peut se construire.

4. La négociation éducative : l'autorité sans légitimité ?

Dans le même mouvement, l'autorité parentale est aujourd'hui souvent perçue avec suspicion, comme une trace d'autoritarisme à dépasser plutôt que comme un service légitime. Le parent devient alors animateur ou accompagnateur, réticent à imposer quoi que ce soit qui n'aurait pas été préalablement négocié. Le chapitre IV, avec Korczak, permet de répondre à cette suspicion sans la balayer entièrement : Korczak lui-même refusait la condescendance, mais il n'a jamais renoncé à exercer une autorité réelle, seulement transférée patiemment plutôt qu'abandonnée d'emblée. Une négociation permanente, qui ne laisserait jamais place à aucune limite non discutée, ne prépare pas un enfant libre ; elle le prive du tribunal — qu'il faut bien qu'un adulte institue avant de pouvoir le transmettre — sans lequel sa propre capacité de jugement ne trouve jamais d'occasion de se former.

5. Le défi numérique : transmettre un monde qu'on ne maîtrise plus

Une situation enfin inédite dans l'histoire humaine mérite d'être nommée pour elle-même : les parents d'aujourd'hui sont souvent moins compétents que leurs propres enfants dans la maîtrise des outils numériques qui composent une part croissante du monde commun. Le chapitre III avait décrit, avec Arendt, la double responsabilité de celui qui transmet : protéger l'enfant du monde, et protéger le monde de l'enfant. Cette double responsabilité devient singulièrement plus difficile à exercer lorsque l'adulte n'a plus, sur l'un des pans les plus importants de ce monde, l'avance qu'elle présupposait. Le parent doit alors apprendre à transmettre une vigilance et un discernement plutôt qu'une compétence technique qu'il ne possède pas toujours lui-même — ce qui ne dispense en rien de la responsabilité, mais en change profondément les moyens.

6. Gauchet : la désinstitutionnalisation de la famille

Marcel Gauchet permet de relier ces quatre phénomènes à un mouvement plus vaste, déjà rencontré au septième chapitre de *Naître* à propos de la filiation : l'affaiblissement des cadres symboliques qui stabilisaient autrefois, presque automatiquement, l'autorité parentale et les formes de la transmission. Là où une coutume partagée, une autorité religieuse ou un ordre social peu contesté soutenaient autrefois le parent sans qu'il ait besoin de la justifier sans cesse, celui-ci doit aujourd'hui construire, dire et réaffirmer continûment ce que ces cadres lui offraient auparavant sans effort. Cette désinstitutionnalisation — ou, plus neutrement, cette individualisation de la fonction parentale — est une transformation réelle, dont les quatre phénomènes précédents ne sont que les manifestations particulières.

7. Ce qui demeure

Ce que ces transformations changent, ce sont les conditions sociales, techniques et symboliques dans lesquelles s'exerce la parentalité. Ce qu'elles ne changent pas, c'est la structure même que ce volume a patiemment dégagée : un enfant qui demeure autre quel que soit le désir qui l'a précédé, une transmission qui reste nécessaire quel que soit l'outil qui la porte, une autorité qui ne se justifie que par sa propre transmission, un renoncement que nulle vigilance ne peut indéfiniment différer, une séparation que seule la vérité, jamais le silence, permet de traverser sans dommage. Les formes changent ; la tâche, elle, demeure identique : prendre soin d'une liberté qui n'est pas la sienne.

Conclusion générale

Prendre soin d'une liberté qui n'est pas la sienne

Le parcours de ce volume était guidé par une question simple en apparence : que découvre l'être humain lorsqu'il devient parent ? Les réponses les plus courantes invoquent l'amour, la responsabilité ou la transmission. Aucune n'est fausse. Mais aucune ne suffit à elle seule à rendre compte de ce qui fait la singularité anthropologique de la parentalité.

Car devenir parent ne consiste pas seulement à aimer davantage, ni même à assumer davantage de responsabilités. Cela consiste à entrer dans une relation dont la structure est sans équivalent : prendre soin d'une liberté qui n'est pas la sienne et ne le deviendra jamais.

Tout au long de ces pages, cette structure s'est laissé approcher sous plusieurs figures complémentaires. Avec Lévinas, nous avons vu que l'enfant est à la fois mien et autre que moi, proche au point qu'aucune autre relation ne puisse lui être comparée, et pourtant irréductiblement distinct. Avec Arendt et Ricœur, nous avons compris que transmettre ne signifie pas reproduire à l'identique ce que l'on a reçu, mais introduire un nouveau venu dans un monde qui le précède, tout en acceptant que ce monde soit transformé par sa venue. Avec Korczak, nous avons découvert qu'une autorité juste ne cherche pas à se maintenir elle-même, mais à rendre possible la capacité de jugement de ceux qu'elle guide. Avec Winnicott, que l'amour véritable exige un renoncement progressif à sa propre centralité. Avec Dolto enfin, que l'attachement ne s'accomplit pleinement qu'en rendant possible la séparation.

Sous la diversité de ces approches apparaissait une même logique. Tout ce qui constitue la parentalité authentique semble orienté vers un but paradoxal : rendre progressivement inutile ce qui était d'abord indispensable.

Le nourrisson ne peut survivre sans ceux qui prennent soin de lui. L'enfant ne peut grandir sans ceux qui lui transmettent un monde. L'adolescent ne peut devenir lui-même sans ceux qui acceptent de ne plus occuper toute la place. Mais la réussite de ces fonctions se mesure précisément à leur capacité de s'effacer. Le parent nourrit pour que l'enfant puisse un jour se nourrir lui-même ; il parle pour qu'il puisse prendre la parole ; il décide pour qu'il puisse juger ; il protège pour qu'il puisse affronter le monde ; il accompagne enfin pour qu'il puisse partir.

Il y a là une singularité remarquable. Dans beaucoup d'activités humaines, le succès consiste à accroître son influence, à étendre son œuvre ou à prolonger son pouvoir. La parentalité

obéit à une logique inverse. Plus elle réussit, moins elle possède. Plus elle accomplit sa tâche, plus elle consent à ce que ce qu'elle a aidé à faire naître lui échappe.

Plus la parentalité réussit, moins elle possède.

C'est pourquoi la parentalité révèle quelque chose de plus général sur la condition humaine elle-même. Le premier volume de cette collection avait montré que nul ne se donne à lui-même son existence. Chacun reçoit son être d'une histoire, d'un monde et d'autrui qui le précèdent. Ce second volume en dévoile le versant complémentaire : ce que nous avons reçu ne nous est jamais donné pour être conservé, mais pour être transmis. L'être humain apparaît ainsi comme un être situé entre une antériorité qu'il n'a pas choisie et une postérité qu'il ne maîtrisera jamais entièrement.

La parentalité est l'une des expériences où cette condition se manifeste avec le plus de netteté. Elle apprend à celui qui la vit qu'il n'est ni l'origine absolue de ce qu'il transmet, ni le maître ultime de ce qu'il engendre. Elle l'invite à occuper une place intermédiaire, modeste et décisive à la fois : celle d'un passeur.

Les transformations contemporaines ont profondément modifié les formes de cette expérience. Les techniques de procréation, l'individualisation des parcours familiaux, la redéfinition des rôles parentaux, l'extension du monde numérique ont changé les conditions dans lesquelles les parents exercent aujourd'hui leur tâche. Mais aucune de ces transformations n'a supprimé ce qui en constitue le noyau anthropologique. Partout demeure la même exigence : accueillir un être qui ne nous appartient pas, lui transmettre ce que nous avons nous-mêmes reçu, puis consentir à ce qu'il en fasse autre chose que ce que nous avons imaginé.

Ainsi la parentalité n'est pas seulement un épisode de la vie humaine parmi d'autres. Elle est une école du dessaisissement. Elle apprend que l'amour le plus accompli n'est pas celui qui retient, mais celui qui rend libre ; que la transmission la plus fidèle n'est pas celle qui reproduit, mais celle qui permet l'inattendu ; et que la responsabilité la plus haute n'est pas de façonner un autre à son image, mais de veiller assez longtemps sur sa croissance pour qu'il puisse un jour marcher sans nous.

Prendre soin d'une liberté qui n'est pas la sienne : telle était l'hypothèse de ce livre. Au terme du parcours, elle apparaît moins comme une définition de la parentalité que comme la

description d'une tâche jamais entièrement achevée. Car aucun parent n'en finit tout à fait d'apprendre ce que signifie accompagner une liberté qu'il ne possède pas. Et c'est peut-être dans cet apprentissage sans terme que réside la grandeur discrète de la condition parentale.

Un poème accompagne ce seuil dans Le Pédoncule des seuils, recueil autonome de cette collection.

Repères bibliographiques

Levinas, E. — *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1961 ; rééd. Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio essais », 1990. Trad. angl. A. Lingis, *Totality and Infinity: An Essay on Exteriority*, Pittsburgh, Duquesne University Press, 1969.

Arendt, H. — *Between Past and Future: Six Exercises in Political Thought*, New York, Viking Press, 1961 ; éd. augmentée (huit essais), 1968 ; rééd. Penguin Classics, 2006. Trad. fr. P. Lévy, *La Crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*, Paris, Gallimard, 1972 ; coll. « Folio essais », 1989.

Ricœur, P. — *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2000 ; coll. « Points essais », 2003. Trad. angl. K. Blamey et D. Pellauer, *Memory, History, Forgetting*, Chicago, University of Chicago Press, 2004.

Korczak, J. — *Prawo dziecka do szacunku*, Varsovie, J. Mortkowicz, 1929. Trad. fr. de Lydia Waleryszak, préf. de Bernard Defrance et Frédéric Jésus, *Le Droit de l'enfant au respect*, Paris, Éditions Fabert, coll. « Janusz Korczak », 2009, 136 p. Trad. angl. *The Child's Right to Respect*, Strasbourg, Council of Europe Publishing, 2009.

Winnicott, D. W. — *Playing and Reality*, Londres, Tavistock, 1971 ; rééd. Routledge Classics, 2005. Trad. fr. C. Monod et J.-B. Pontalis, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975 ; coll. « Folio essais », 2002.

Dolto, F. — *Lorsque l'enfant paraît*, Paris, Seuil, 3 vol., 1977-1979 ; coll. « Points », 1990 (aucune édition anglaise de référence).

Gauchet, M. — *La Condition historique. Entretiens avec François Azouvi et Sylvain Piron*, Paris, Stock, 2003 ; rééd. Gallimard, coll. « Folio essais », 2005 (aucune traduction anglaise de référence).